



L'enfant et la sexualité

Jean-Claude Quentel

► To cite this version:

Jean-Claude Quentel. L'enfant et la sexualité. Champ Psy, 2012, Le corps sexuel de l'enfant, 61, pp.123 - 123. 10.3917/cpsy.061.0123 . halshs-01522272

HAL Id: halshs-01522272

<https://shs.hal.science/halshs-01522272>

Submitted on 13 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'enfant et la sexualité

Jean-Claude Quentel¹

La représentation actuelle de l'enfance se situe à l'opposé de celle dont nous avons hérité de Freud. Elle veut à nouveau voir en l'enfant un être pur et ingénu, par nature étranger à la question de la sexualité. Cette représentation doit être rapportée à notre contexte social. L'enfant est devenu dans notre société une sorte de valeur suprême, un intouchable point de résistance aux transformations familiales que nous avons connues, notamment dans le registre de la conjugalité, depuis à présent quatre décennies. Il doit dès lors être à tout prix protégé et préservé d'un monde adulte qui ne peut que le corrompre et le souiller. Cette volonté de préservation – qui vaut surtout dans les intentions – n'est pas sans rapport avec la culpabilité ressentie par les adultes au regard du « démariage » dans lequel s'est engagée notre société (Théry I., 1993).

La question de la sexualité et de son rôle chez l'enfant peut néanmoins être réexaminée à la lumière des travaux en sciences humaines qui ont été conduits depuis plus d'un siècle à présent, sans attenter à l'esprit même de la psychanalyse. Il est certain que nous vivons une évacuation totale de la question du fantasme qui représente un des apports fondamentaux de l'œuvre de Freud à la compréhension du fonctionnement de l'homme et en l'occurrence de l'enfant. La problématique de l'historicité, à laquelle la théorisation freudienne apporte également une contribution fondamentale, se trouve au même titre dévaluée et la plupart du temps ignorée. Sans doute pourra-t-on faire remarquer que la conception nouvelle de l'homme, et du même coup de l'enfant, qui ressort de tels travaux contemporains participe d'une vision scientiste de la démarche scientifique qui évacue tout l'apport des sciences humaines et va jusqu'à renier leurs fondements mêmes (Quentel J.-C, 2007). Il n'en demeure pas moins qu'il est non seulement possible, mais nécessaire de reprendre cette question de la sexualité chez l'enfant, si ce n'est pour enrichir l'entreprise freudienne, à tout le moins pour mieux la préciser.

Le modèle théorique de la médiation, élaboré par Jean Gagnepain, autorise précisément une nouvelle appréhension de la problématique de la sexualité chez l'enfant du fait de la « déconstruction » qu'il opère de la rationalité humaine, c'est-à-dire de ce qui spécifie le fonctionnement de l'homme. Cette analyse en registres différents de rationalité conduit incontestablement à retravailler la question de l'enfant, en dépassant la dichotomie actuelle qui conduit à devoir choisir entre la thèse qui refuse de faire de l'enfant un homme tant qu'il n'est pas

parvenu au stade adulte et celle, opposée, qui prétend saisir en l'enfant un homme déjà complet. Une telle façon de saisir l'enfant dans sa réalité concrète n'est pas sans effet sur l'idée qu'on peut se faire de son rapport à la sexualité. En outre, le modèle de la médiation de Jean Gagnepain introduit une dissociation fondamentale entre le registre du désir – donc du rapport de l'homme à la satisfaction – et, par ailleurs, celui du social – c'est-à-dire celui qui règle ses relations à autrui². Cette dissociation ouvre des perspectives nouvelles concernant notre question de la sexualité et du rapport que l'enfant entretient avec elle.

I. L'enfant et sa spécificité

La réflexion sur l'enfant en général oblige à opérer une dissociation entre le registre du social et celui du désir ou de l'éthique. Elle contraint à saisir que ce qui permet à l'homme de se situer dans un rapport de réelle réciprocité avec autrui n'est pas ce qui l'autorise à se prévaloir dans son comportement d'une attitude éthique. L'enfant, en effet, présente une spécificité dans son fonctionnement par rapport à l'adulte dans le premier de ces registres, alors qu'il n'en est rien dans le second. Une partie de la réponse à la question de son rapport à la sexualité découle de cette dissociation des registres.

1) *Un rapport spécifique au registre de l'altérité*

Il faut avant tout effectuer clairement la différence, lorsque l'on parle d'enfant, entre la notion commune, qui s'ordonne pour l'essentiel au champ du juridique, et la notion anthropologique. On ne saurait en l'occurrence réduire l'enfant au *mineur*. L'appel à cette notion, purement légale, conduit en effet à ignorer la différence qui existe, du point de vue du fonctionnement, entre un enfant au sens strict et un adolescent. Certes, l'adolescence, création des sociétés occidentales, ne constitue pas un processus général. Elle n'en répond pas moins à une problématique anthropologique, donc générale, qui n'est rien d'autre que la *sortie de l'enfance*. Toutes les sociétés s'y trouvent confrontées, même si elles élaborent des modes de réponse différents (Quentel, 2008). En d'autres termes, il faut faire état d'un seuil à partir duquel l'homme rompt avec un mode d'existence particulier qui l'a vu s'inscrire nécessairement dans une situation de dépendance, situation dont vient précisément se déprendre l'adolescent.

Au sens strict, et quoi que viennent affirmer aujourd'hui ceux qui militent pour sa « libération » (Renaut A., 2002), l'enfant n'est ni autonome, ni responsable. Et ce n'est pas là une simple affaire de cadrage juridique et de gestion politique: cette impossibilité à exercer aussi bien l'autonomie que la responsabilité définit précisément l'enfance dans son fonctionnement spécifique. Du point de vue du mode d'existence qui est le sien, en effet, l'enfant n'est pas en mesure de prendre un recul véritable par rapport à ceux qui ont pour fonction de l'éduquer; ceux-ci demeurent pour lui des garants ontologiques qu'il ne peut mettre en cause, contrairement à l'adolescent qui va s'attacher d'emblée à les contester (Quentel, 1997). À ceux qui viendraient malgré tout soutenir que l'enfant est un sujet comme un autre, sans spécificité aucune, il suffit en fin de compte de rappeler son incapacité à opérer avec l'*absence* fondamentale de l'autre, et du coup avec la sienne propre. Son rapport à la dimension de l'altérité marque sa spécificité parce qu'il n'est pas entré dans cet aspect particulier du procès de subjectivation qui permet d'affirmer sa singularité à partir, paradoxalement, d'un « non-être »³. C'est très exactement en cela qu'il se distingue de l'adolescent.

2) *Nulle particularité dans le registre du désir*

En même temps que l'enfant se spécifie du point de vue de son être et de ce qui le soutient dans son mode d'existence, il ne présente aucune particularité du point de vue, cette fois, de son rapport au pulsionnel et au désir. La psychanalyse montre, clinique à l'appui, que ce registre de l'affect et du pulsionnel se trouve travaillé chez l'homme d'une manière particulière qui lui interdit de se laisser aller à une satisfaction qui serait immédiate. En d'autres termes, le désir de l'homme suppose une prise de distance par rapport à ce qui se donnerait comme une forme d'assouvissement des pulsions. C'est en ce sens que Freud a fait état d'un processus de *refoulement*, c'est-à-dire de restriction ou de retenue inconsciente, qui voit le désir de l'homme n'être jamais épuisé, c'est-à-dire éteint dans son énergie, par la satisfaction obtenue. Aussi bien notre homme remet-il sans cesse sur le chantier sa recherche de plaisir et se trouve-t-il constamment « poussé » par des pulsions jamais totalement comblées. À la suite de Freud, Lacan est venu logiquement insister sur la dimension de *manque*, inhérente et non pas accessoire, au désir de l'homme⁴.

L'enfant connaît précisément le principe du refoulement. Il fait avec le manque et l'abstinence. C'est la raison pour laquelle ses productions, quelles qu'elles soient, sont interprétables et qu'il est accessible, de ce point de vue, à la cure analytique. Dans la suite de Ferenczi, nombre de travaux cliniques montrent également que l'enfant éprouve de la culpabilité, laquelle peut engendrer une véritable souffrance, alors qu'il ne peut assumer une réelle responsabilité.

Sans doute la recherche de satisfaction de l'enfant paraît-elle souvent marquée du sceau de l'immédiateté; plus il est jeune, plus il donnera l'impression de fonctionner sur ce mode. Il a en fait besoin de mettre à l'épreuve cette capacité de manque ou d'abstinence dont il est intrinsèquement capable et la fonction de l'éducation consiste précisément à l'y aider. Son comportement ne doit pas être simplement comparé à celui de l'adulte, mais rapporté aux processus qui l'expliquent. Jean Gagnepain aimait à rappeler que l'enfant n'est pas seulement dressable, mais éduicable et qu'il se fait nécessairement « complice de son éducateur »⁵: si tel n'était pas le cas, il ne s'agirait que de lui inculquer « de l'extérieur » la contrainte sociale⁶. Aussi bien, cet enfant qui fantasme comme un adulte, même si ses fantasmes ne s'approvisionnent pas aux mêmes expériences, fantasmera-t-il dans le registre de la sexualité.

II. La sexualité : entre plaisir et sexuation

À y regarder de près, la question de la sexualité n'est pas plus simple que celle de l'enfant, en ce sens qu'elle nécessite également l'introduction de dissociations. Freud en effectue une première, fondamentale dans son œuvre, qui la distingue de la génitalité, avec laquelle elle est régulièrement confondue. Cette distinction contribue indéniablement à conférer un statut explicatif à la sexualité. Elle n'est toutefois pas suffisante: qu'en est-il donc de la notion de sexualité, telle que Freud l'utilise, une fois distinguée de la génitalité? La sexualité se trouve assurément liée au plaisir et à la problématique du désir. Se réduit-elle toutefois à cela? L'ethnologie nous ouvre sur ce point d'autres perspectives dont nous ne pouvons d'autant moins nous désintéresser que la psychanalyse a toujours puisé à cette discipline, à commencer par Freud.

1) *Sexualité et plaisir*

Une fois opérée la distinction essentielle de la sexualité et de la génitalité, la position de Freud sur la sexualité se révèle paradoxalement assez proche de la conscience commune, sinon du monde

médical et scientifique. La sexualité est pour lui essentiellement une affaire de plaisir, contrairement précisément à la génitalité qui vise à la reproduction de l'espèce et n'est ordonnée qu'à ce but. Son apport original à la notion de sexualité se centre sur la question des perversions et du lien qu'elles entretiennent avec la sexualité dite normale, ainsi que sur l'affirmation d'une sexualité infantile, l'ensemble étant rapporté à ce que révèle la clinique des névroses.

L'argumentation de Freud est rigoureuse dès lors qu'on admet le postulat de départ, à savoir le lien étroit du pulsionnel et du sexuel. Il insiste tout d'abord sur le fait que le plaisir que trouve l'enfant s'étaye sur une fonction vitale qui met en jeu une partie du corps. C'est donc à l'occasion de l'accomplissement d'une fonction que l'enfant découvre le plaisir : au tout début, il ne trouve ainsi qu'une « prime de plaisir » dans la succion, à partir de l'assouvissement de la faim, mais rapidement le plaisir est recherché pour lui-même. La succion, excluant la finalité alimentaire et source d'un plaisir voluptueux, est considérée par Freud comme le prototype des manifestations sexuelles infantiles. Le même processus se répétera sur d'autres parties du corps, théâtres d'autres fonctions. La zone du corps n'aura été à chaque fois que l'occasion d'obtenir du plaisir, celui-ci s'affranchissant aussitôt de la fonction.

On comprend donc que Freud ait pu parler de « zones érogènes ». Elles ont toutes pour caractéristique essentielle d'apporter de la satisfaction dès lors qu'elles sont stimulées. Il décline, les unes après les autres, ces zones pour les ordonner finalement en stades du développement sexuel. Il est toutefois un point essentiel sur lequel Freud ne cesse d'insister et qu'il nous faut relever après lui. Il en fait même un des caractères essentiels de toute manifestation sexuelle infantile. En d'autres termes, ce point caractérise l'enfant et spécifie son fonctionnement: la sexualité infantile ne connaît encore aucun « objet sexuel ». Le fonctionnement de l'enfant se trouve marqué fondamentalement par un « auto-érotisme ». C'est là, dira Freud, le caractère le plus frappant de l'activité sexuelle des enfants: elle n'est dirigée vers personne d'autre que l'enfant lui-même; elle ne vise donc pas une personne extérieure. Certes, on observe certaines composantes de la vie sexuelle de l'enfant qui mettent en jeu d'autres personnes en tant qu'objet sexuel. Ainsi, les enfants de trois à cinq ans se révèlent capables d'un choix d'objet. Il n'en demeure pas moins que c'est l'auto-érotisme qui marque le fonctionnement de l'enfant et qu'il s'oppose clairement à « l'amour d'objet »⁷.

Dès lors que ce fonctionnement sexuel demeure auto-érotique et n'est pas dirigé vers quelqu'un d'autre, il échappe à ce vers quoi la sexualité se trouve finalement orientée, en l'occurrence la fonction de reproduction. Issues de zones érogènes, les motions sexuelles de l'enfance ne peuvent être que perverses en elles-mêmes. La perversion n'est rien d'autre, en effet, qu'une déviation, pouvant épouser des modalités diverses, par rapport à l'acte sexuel « normal »⁸, déviation apportant dès lors un plaisir atypique (1916-1917, p. 401). La cohérence du raisonnement de Freud le conduit par conséquent à affirmer que l'enfant est un « pervers polymorphe ». Tant que l'organisation génitale ne s'est pas subordonnée toutes les activités sexuelles, celles-ci demeurent indépendantes les unes des autres, poursuivant leurs buts « sauvagement », sans référence à un objectif commun (p. 411). Le polymorphisme est indéniable, ainsi compris, en même temps que l'absence de subordination au but sexuel normal: la formulation de Freud est, pourrait-on dire, rigoureuse. Nous sommes, certes, là à cent lieues de l'innocence enfantine à laquelle, aujourd'hui, on veut absolument se raccrocher à nouveau, mais cette perversion polymorphique ne fait pas non plus de l'enfant, loin de là, le monstre que les détracteurs de Freud l'accusent d'avoir fabriqué.

2) Sexualité et sexuation

L'ethnologie nous propose une autre réflexion sur la sexualité. Ce n'est pas non plus la sexualité

saisie dans sa dimension physiologique qui l'intéresse, mais bien la façon dont l'homme se situe spécifiquement par rapport à elle. Il a, en effet, pour particularité d'être le seul animal capable de s'ouvrir à un registre de fonctionnement qu'on désigne du terme de « culture »: la réalité à laquelle il accède alors répond à des lois qui échappent à celles des sciences de la nature (Quentel, 2008b). Or, l'ethnologie ne traite pas de cette question en termes de plaisir, pas plus que de désir. Comme la psychanalyse, elle tient la question de la différence des sexes pour fondamentale, mais elle ne l'analyse pas de la même façon. Elle insiste sur le fait que le social produit une *analyse* de la différence naturelle des sexes et l'ordonne en différence sociale: l'homme n'est pas le mâle et la femme n'est pas la femelle, toute femelle ne pouvant pas devenir la femme de tel homme, et, inversement, tout mâle ne pouvant être choisi comme le conjoint de telle femme. Nous touchons ici à la fameuse question de la prohibition de l'inceste, dont la psychanalyse fait grand cas, en la rapportant à sa perspective à elle, c'est-à-dire à une problématique de désir. N'en demeurant pas à l'accouplement, qui unit un mâle et une femelle, l'homme produira de l'alliance, et donc du conjoint⁹.

La sexualité dont on part ici, dans le champ de l'ethnologie, peut être comprise comme *sexuation*, c'est-à-dire comme différence physiologique des sexes, immédiatement ordonnée à une analyse sociale qui produit du semblable comme « pair », rapportable en l'occurrence à la même rubrique de classement¹⁰. La sexuation, ainsi entendue, implique la complémentarité des sexes et donc la possibilité de l'accouplement. L'ethnologie insiste donc sur le fait que l'homme ne peut en demeurer à cette complémentarité des sexes et à l'accouplement; rompant avec ce que l'espèce en lui ordonne, il s'en distancie et les soumet à une analyse. Il s'ouvre ainsi à l'assomption *sociale* de la différence des sexes et au processus de l'alliance. Encore faut-il, pour qu'il émerge à cette manière proprement humaine d'assumer la sexuation et qu'il devienne capable du même coup de produire du lien social, qu'il soit en mesure de vivre naturellement cette complémentarité des sexes et de mettre à l'épreuve, au moins virtuellement, cet accouplement. Tel n'est précisément pas le cas de l'enfant. S'il se confronte assez tôt à la différence physiologique des sexes, au sens où elle est l'objet d'une connaissance (au sens cognitif du terme) ainsi que de productions fantasmatiques, il ne l'éprouve pas dans son corps et dans son interaction avec autrui et ne peut donc *a fortiori* assumer socialement ces processus. C'est la raison pour laquelle l'ethnologie, encore, nous apprend que dans aucune société l'enfant (qui n'est donc pas à confondre avec le mineur) n'est considéré comme membre à part entière de la communauté, en l'occurrence ici comme pair parmi d'autres pairs.

Somme toute, Freud ne fait que prendre en compte ces caractéristiques de l'enfance, lorsque, insistant sur l'auto-érotisme de l'enfant, il voit celui-ci comme encore incapable de se tourner vers un objet sexuel véritable, centré qu'il est sur son propre corps. Ce n'est qu'à la puberté, insiste-t-il, que se fait le choix d'objet, toute expérience préalable d'investissement d'un objet « externe » – y compris à la période œdipienne – ne pouvant en quelque sorte se révéler pérenne. Ce n'est qu'à la puberté, dira Freud (1905), « que s'établit la séparation tranchée des caractères masculin et féminin »¹¹. Il n'y a donc de différence des sexes véritablement assumée qu'à partir de cette époque et non durant l'enfance, même si cette question travaille déjà l'enfant¹². À la puberté, la pulsion sexuelle devient « altruiste », dira encore Freud. L'entrée dans l'adolescence, dans nos sociétés, signe donc la possibilité de la rencontre avec l'autre en tant que tel. Encore faut-il que l'être humain ait en lui cette capacité à poser de l'autre dans son altérité radicale et, par la même opération, à se poser dans sa propre altérité. De la même façon qu'on peut faire état d'une première forme de différenciation des sexes, dans l'enfance, qu'il ne faut pas confondre avec une différence des sexes réellement assumée, il existe une première forme de rapport à l'autre, durant

l'enfance, qu'il ne faut pas confondre avec une altérité véritablement assumée, celle-là même qui suppose le principe déjà évoqué de l'absence. Dans le même ordre d'idées, on comprend les propos de Freud concernant l'importance chez l'homme du détachement vis-à-vis des parents, détachement qui ne peut véritablement avoir lieu, selon lui, avant la puberté (1905, p. 171). En d'autres termes, l'enfant n'a pas éprouvé réellement, dans ce que cela suppose comme processus d'autonomisation, la rencontre de l'autre, de l'autre sexe tout d'abord, mais également de tout autre qu'il lui faudra un jour pouvoir considérer comme son égal dans le principe. Telle est, à l'inverse, la grande découverte de l'adolescent.

III. Des registres de fonctionnement différents.

On doit par conséquent admettre que les registres qui rendent compte de la façon dont l'homme se donne la satisfaction d'une pulsion ne sont pas les mêmes que ceux qui lui permettent de se positionner vis-à-vis d'autrui et de nouer de ce fait des liens sociaux. La problématique du désir est une chose; celle du social (et de la sexuation, qui en constitue l'un des soubassements) en est une autre.

1) L'enfant fantasme sur la sexualité

Le registre du fantasme répond pour la psychanalyse à cette modalité de l'expérience humaine qui s'ancre dans la problématique de la recherche de satisfaction. Nul n'échappe à ce qui doit se comprendre dès lors comme une construction psychique. À travers le fantasme, l'homme se donne le monde à partir des processus désirants qui opèrent en lui de manière inconsciente. L'enfant participe de ces processus au même titre donc que l'adulte. Il fantasme son monde et s'inscrit par conséquent dans une réalité qui est, de ce point de vue, filtrée par le désir et donc nécessairement psychique.

Et si l'enfant fantasme, il le fait dans tous les domaines. Il ne se prive donc pas de fantasmer sur la sexualité ainsi que Freud l'a suffisamment montré. Il fantasme sur la différence des sexes, tout d'abord, en ne voulant en connaître qu'un seul, puis en élaborant des théories qui rendent compte de ce qu'il a pu observer comme différences anatomiques. Il fantasme du même coup sur le rapport des sexes et sur les relations qu'entretiennent ses parents.

Ce monde fantasmatique de l'enfant à propos de la sexualité a été depuis longtemps travaillé par Freud et ses successeurs. En revanche, il est essentiel de souligner le fait que si le sexuel ne doit pas être confondu, du point de vue des processus impliqués, avec le plaisir qu'il occasionne, cette activité fantasmatique de l'enfant ne saurait porter exclusivement sur le sexuel. Sauf si, bien sûr, l'on vient récuser ce que les ethnologues font de leur côté valoir sous le registre de la sexuation et de l'alliance. Le sexuel ne devient alors qu'un des domaines donnant prise à une construction fantasmatique de l'enfant qui n'y trouve pas son fondement. Ce n'est pas la complémentarité des sexes et son assumption par l'homme qui détermine sa production désirante, et donc son activité fantasmatique; celle-ci trouve son origine dans une activité pulsionnelle régie par le simple principe du plaisir, sans considération de ce sur quoi il porte, en l'occurrence le sexuel au même titre que n'importe quoi d'autre. Telle est la position de Jean Gagnepain qui mérite qu'on s'y arrête, au regard du caractère heuristique d'une telle dissociation du social et du désir, y compris dans le champ clinique. Certes, une position de cette nature paraît contrevenir à l'essence même du message freudien et on voit tout de suite resurgir ici le débat du créateur de la psychanalyse avec son disciple Jung, lequel, aux yeux de Freud, dilue le sexuel dans une forme d'énergie

généralisée. Pourtant, les propos de Freud ne manquent pas qui soulignent le fait que le pulsionnel n'est pas exclusivement ordonné à la sexualité, même lorsqu'il traite de cette dernière¹³. Au demeurant, la pulsion sexuelle se voit opposer, tout au long de l'élaboration freudienne, d'autres types de pulsion.

2) Du présexuel au sexuel par procuration

Si l'on envisage la question de la sexualité, non pas sous l'angle de la problématique du désir et de la satisfaction, mais à travers les notions de sexualité et d'alliance, il apparaît donc clairement qu'il n'y a pas, au sens strict, de sexualité infantile, pas plus qu'il n'est de génitalité infantile. Cependant, clore de cette façon la question de la sexualité infantile constituerait incontestablement une réduction. Car si l'enfant se spécifie dans son mode de fonctionnement en ce qui concerne sa manière d'être au monde et le type de relation dans lequel il se montre capable d'entrer, il n'est pas pour autant en dehors de l'histoire et des rapports sociaux. Il en participe à travers ceux qui ont pour fonction de l'éduquer. Il s'inscrit dans l'histoire de ceux qui assurent pour lui la responsabilité et, s'il ne peut, contrairement à l'adolescent, s'en extraire et affirmer sa position propre, c'est-à-dire au sens strict sa singularité, il partage donc leur histoire. Il est « personne par procuration », résume Jean Gagnepain¹⁴; il participe de la personne à travers ses éducateurs, à commencer bien évidemment par ses parents. Il se fonde de manière inconsciente sur les repères identificatoires que ceux-ci lui proposent. Par conséquent, l'enfant ne peut aucunement prendre de distance par rapport à ce dont il s'imprègne et aux positions que tendent à lui faire épouser ses éducateurs. Il n'est pas pour autant totalement passif, puisqu'il fonctionne de la même manière qu'un adulte du point de vue de la structuration de son désir et qu'il « légitime » ou pas les adultes qui l'entourent, autrement dit qu'il les choisit ou pas comme « modèles » identificatoires.

Il résulte de ce statut particulier de l'enfant que l'adulte se trouve nanti d'un pouvoir vis-à-vis de lui. Telle est la raison pour laquelle Freud adhérera à la thèse de la séduction et ne l'abandonnera jamais complètement: elle constitue en fin de compte une forme d'abus de pouvoir. Du point de vue de la relation dans laquelle il entre avec l'adulte, l'enfant ne peut que « subir » ses entreprises et elles peuvent le mettre « prématurément [...] en présence de l'objet sexuel » (Freud, 1905, p 119). Ces entreprises peuvent être diverses, ainsi que Freud l'a fait valoir, depuis une tendresse exagérée, des soins éventuellement trop prononcés au moment de la toilette, des caresses accentuées, jusqu'à la perversion manifeste. Mais elles s'inscrivent en même temps dans un contexte social qui varie selon les sociétés et les époques. Le nôtre se révèle bien évident particulier, à cet égard, tout à la fois dans ses orientations générales et les « valeurs » qu'il met en exergue et, d'autre part et plus précisément, dans la place qu'il accorde à l'enfant. Pour résumer à l'extrême, le statut social qui est celui de l'enfant aujourd'hui est le résultat d'un double mouvement contradictoire: à la fois, l'enfant se trouve protégé, voire hyper-protégé, et il est attendu de lui des performances qui supposent l'occultation de sa spécificité et donc le déni de ses possibilités réelles. En outre, il se trouve exposé bien plus qu'autrefois à des situations et à des scènes touchant à la sexualité, diluées dans l'ensemble du social, du fait des moyens techniques qui sont aujourd'hui les nôtres (télévision, publicité, jeux vidéos, etc.).

Conclusion

On ne s'étonnera pas du fait que le comportement de l'enfant manifeste, de très bonne heure parfois, des traits de comportement surprenants au regard des générations précédentes touchant à

la sexualité (au niveau verbal ou dans les attitudes): ils ne sont que le reflet de ce que notre société néo-libérale promeut. Marquée par un économisme qui écarte tout souci proprement éthique, en même temps que par un individualisme qui s'est affranchi des solidarités traditionnelles et des limites qu'elles entraînaient, notre société « post-moderne » place l'enfant en prise directe avec ses préoccupations les plus fortes, notamment donc dans le domaine d'une sexualité qui doit être libérée et épanouissante¹⁵. Ce que Freud appelait la « naïveté » de l'enfant, et qui doit être entendu comme le fait qu'il ne participe pas du contrat social et des conventions que celui-ci suppose (1905b, ch. 7), se traduit souvent par des attitudes ou des propos assez crus, aux yeux des adultes qui l'entourent. Il n'est que de voir les plaintes fréquentes des instituteurs de maternelle, déjà, qui font valoir que les fameux « gros mots » des enfants n'ont souvent rien des termes scatophiles traditionnels; ils les font participer crûment de l'univers adulte. Cette sexualité-là se vit sans nul doute par procuration, avec la question de savoir comment l'enfant s'en accommode, à la fois dans le registre de ce que nous avons appelé la sexuation, et donc de l'intrusion « prématurée » de l'autre comme « objet sexuel », et dans celui du fantasme, qui trouve indéniablement ici de quoi s'alimenter.

À cet égard, il est essentiel d'insister sur le paradoxe que constitue actuellement la volonté de protéger l'enfant. Si l'on comprend bien ce souci de protection par rapport à ce qui vient d'être évoqué, on doit faire apparaître qu'il aboutit bien souvent à l'inverse de l'objectif visé. On tend indéniablement aujourd'hui à une hyper-protection, à une sollicitude extrême qui ne cesse de dessiner en creux ce qui est redouté et donne du même coup matière à l'enfant à s'inquiéter et à fantasmer. Il n'est que de voir le discours tenu sur la pédophilie depuis les toutes dernières années du XX^e siècle pour prendre la mesure de cette inquiétude de la société et de la portée des actions entreprises. Mettre en garde l'enfant est sans doute une chose nécessaire, mais l'entretenir dans cette crainte de la mauvaise rencontre, voire le pousser, à travers diverses modalités, à dénoncer d'éventuelles attitudes litigieuses ne peut rester sans effet sur lui. À tout le moins, il est mis en éveil de manière un peu trop prononcée et c'est à une nouvelle modalité de la problématique de la séduction qu'on l'expose sans le vouloir explicitement. L'image de l'adulte qui est actuellement proposée à l'enfant dans notre société, loin d'être un modèle de sollicitude et de sécurisation, est celle d'un pervers potentiel auquel il lui faut par tous les moyens éviter de se frotter (Gavarini L., 2001, chapitre 5). Comme quoi cette nouvelle passion de l'enfant affichée aujourd'hui n'est pas si noble qu'on voudrait nous le faire accroire et comme quoi, également, la figure de l'enfant ingénu et naïf à l'égard des choses sexuelles se révèle être en fin de compte en miroir par rapport à celle que Freud nous a révélée...

Bibliographie

- FREUD S. (1905), *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987.
 FREUD S. (1905b), *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.
 FREUD S. (1914), Sur la psychologie du lycéen, in *Résultats, idées, problèmes, I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1984, pp. 227-231.
 FREUD S. (1915), L'inconscient, in *Métapsychologie*, Paris, PUF, p. 65-123.
 FREUD S. (1916-1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1999.
 FREUD S. (1918), Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups), in *Cinq psychanalyses*, 1967, p. 324-420.

- GAGNEPAIN J. (1990-1995), *Du Vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines*. Tome 1, *Du signe. De l'outil*, Paris, Livre et Communication, 1990 (1^o éd. 1982); Tome 2, *De la personne. De la norme*, Paris, Livre et Communication, 1992 (repris par De Boeck, à Bruxelles); Tome 3, *Guérir l'homme, former l'homme, sauver l'homme*, Bruxelles, De Boeck, coll. Raisonances, 1995.
- GAGNEPAIN J. (1994), *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, *Anthropologiques*, 5, BCILL, Louvain-la-Neuve, Peeters. Rééd. *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, <http://www.institut-jean-gagnepain.fr/huit-leçons-d-introduction-à-la-théorie-de-la-médiation/>
- GAVARINI L. (2001), *La passion de l'enfant*, Paris, Denoël.
- LACAN J. (1978), *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LEBRUN J.-P. (2007), *La perversion ordinaire*, Toulouse, Érès.
- LEBRUN J.-P. (2009), *Un monde sans limites; malaise dans la subjectivation*, Toulouse, Érès.
- PIRARD R. (2010), *Le sujet post-moderne entre symptôme et jouissance*, Toulouse, Érès.
- QUENTEL J.-C. (1994), L'enfant dans son rapport à l'altérité, *Psychoanalyse*, 9, *Enfances*, p. 35-52, Louvain-la-Neuve, Peeters.
- QUENTEL J.-C. (1997), *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, de Boeck Université, 1^o éd. 1993.
- QUENTEL J.-C. (2007), *Les fondements des sciences humaines*, Toulouse, Érès.
- QUENTEL J.-C. (2008), *Le parent. Responsabilité et culpabilité en questions*, Bruxelles, de Boeck Université, 1^o éd. 2001.
- QUENTEL J.-C. (2008b), Le paradoxe de l'humain, *Le Débat*, 152, novembre-décembre 2008, p. 136-141.
- RENAUT A. (2002), *La libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Paris, Calmann-Lévy.
- THÉRY I. (1993), *Le démariage. Justice et vie privée*, Paris, O. Jacob.
- WINNICOTT D.W. (1979), Le sens moral inné du bébé, in *L'enfant et sa famille*, Paris, Payot, p.83-88.

Notes :

1 Professeur à l'Université Européenne de Bretagne-Rennes 2, psychologue clinicien. Laboratoire d'Anthropologie et de sociologie, LAS-CIAPHS, EA 2241.

2 Pour une présentation simplifiée du modèle, on se reportera aux *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation* (1994), ouvrage revu et corrigé sous le titre *Huit leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, disponible sur internet.

3 Cf. Lacan : « Dès que le sujet lui-même vient à l'être, il le doit à un certain non-être sur lequel il élève son être. Et s'il n'est pas, s'il n'est pas quelque chose, c'est évidemment de quelque absence qu'il témoigne, mais il restera débiteur de cette absence, je veux dire qu'il aura à en faire la preuve, faute de pouvoir faire la preuve de sa présence » (1978, p. 226).

4 Jean Gagnepain évoque, quant à lui, une « abstinence », implicite et consubstantielle à la recherche de satisfaction de l'homme.

5 « Si l'enfant est éduicable et non pas seulement dressable, c'est précisément parce que l'éducateur trouve en lui un complice », (1994, p. 279; également p. 159 et p. 199. *Huit leçons*, p. 281, également 159, 200).

6 Telle est l'argumentation que déploie Winnicott (1979).

7 Freud nuancera encore cette opposition lorsqu'il se confrontera à la question du narcissisme : il confèrera à celui-ci une place entre ces deux phases.

8 Compris ici de manière conformiste, comme la pénétration génitale avec une personne de sexe opposé.

9 Cette analyse nous renvoie au fondement du lien social envisagé sous l'angle du classement et les sociologues pourront élargir le raisonnement en définissant les différentes formes d'*appartenance* dont l'homme est capable: il s'agit toujours de catégorisation sociale et donc de mise en forme proprement humaine.

10 Le concept de sexuation utilisé ici n'est donc pas le même que celui de Lacan, même si on peut faire état de fortes analogies dans le raisonnement: le fameux « Il n'y a pas de rapport sexuel » s'autorise, en dernier lieu, de ce que l'ethnologie a depuis longtemps mis en évidence, à savoir l'impossibilité de la complémentarité, ou de la conjonction, des sexes (l'accouplement) et leur inadéquation fondamentale (la prohibition de l'inceste).

11 P. 160. Que Freud ait pu soutenir quelques pages auparavant qu'il a d'abord exagéré les différences entre la vie sexuelle infantile et celle de l'adulte ne l'empêche pas d'en arriver à cette conclusion (p. 151).

12 « Les prédispositions masculines et féminines sont certes déjà aisément reconnaissables dans l'enfance », mais « la possibilité d'une différence des sexes, telle que celle qui se met en place après la puberté, est supprimée pour la durée de l'enfance » (*id.*, p. 160-161).

13 Ainsi quand il évoque la pulsion de savoir dans les *Trois essais*, p. 123. Fréquemment, Freud oppose à la pulsion sexuelle la pulsion d'alimentation, autrement dit la faim (liée à l'auto-conservation).

14 1994, p. 198 ; *Huit leçons*, p. 199. La Personne est pour Jean Gagnepain une capacité, un processus auquel l'homme émerge précisément à la sortie de l'enfance et qui lui permet de s'instituer, et donc de nouer du lien social, aussi bien dans le registre de l'alliance que dans celui de l'échange de services.

15 Cf. notamment, sur cette question de l'impact sur nos usages, et donc sur l'enfant, de la société individualiste contemporaine, travaillée dans le champ propre de la psychanalyse, les travaux de Jean-Pierre Lebrun (2007, 2009) et de Régnier Pirard (2010).

Résumé

L'approche sur laquelle se fonde ce travail conduit à distinguer clairement le rapport que l'enfant entretient avec la dimension de l'altérité des processus qu'il met en œuvre dans le registre du désir. Si rien ne spécifie l'enfant dans son fonctionnement du point de vue de ces derniers, il n'en va pas de même de son positionnement dans sa relation à autrui ou, si l'on préfère, dans son mode de subjectivation. La réflexion s'attache dès lors à exploiter cette dissociation de registres dans le domaine précis de la sexualité.

Mots-clés

Sexuation – Altérité - Fantasma – Séduction - Théorie de la médiation